

DERNIER CAPRICE (1961)
L'AUTOMNE DE LA FAMILLE KOHAYAGAWA
un film de YASUJIRO OZU
avec SETSUKO HARA GANGIRO NAKAMURA YOKO TSUKASA
MICHIYO ARATAMA CHISHU RYU

Kyoto dans les années 50. Manbai Kohayagawa, patriarche d'une vieille famille de distillerie de saké, a trois filles de sa femme défunte. Akiko la première, refuse un nouvel époux et préfère élever son fils seule ; Fumiko, la seconde est la seule qui se soit mariée et dont l'époux Hisao dirige l'entreprise familiale en difficulté. On suppose que ce fut un mariage arrangé. La troisième, Noriko a un prétendant désigné par la famille, un banquier mais elle aime un autre garçon. Manbai malade renoue avec son ancienne maîtresse Tsune dont il a eu une fille, mais Fumiko se montre la plus intolérante avec son père face à cette liaison. Manbai, malgré sa santé déficiente, veut encore croquer la vie.

Pendant quarante ans, Ozu a filmé de manière magistrale ces chroniques familiales et chacun peut se reconnaître quel que soit son âge dans ces histoires de familles universelles. De plus Ozu voulait montrer comment, au fil du temps, la famille japonaise se désagrègeait. En étant attentif à ce que ce grand maître du cinéma a mis dans ces cadres, véritables tableaux vivants, de multiples objets et détails divers et variés soulignent l'américanisation du Japon.

Film quasi autobiographique, on sent bien que le personnage de Manbai est la copie conforme d'Ozu extraverti qui cherche à tout prix à vivre comme s'il sentait sa fin venir et veut intensément profiter de ses derniers instants. Yasujiro Ozu va décéder deux ans plus tard, ayant juste le temps de réaliser un dernier film appelé, ironie du sort, « Le Goût du Saké ».

L'alternance des situations comiques et dramatiques insuffle une certaine mélancolie à cette œuvre, et offre une situation dans laquelle le spectateur se sent apaisé et attentif à chaque chose ; un résultat que Ozu cherche et finalement trouve dans sa mise en scène, tirée au cordeau comme toujours. En effet, c'est par son esthétique qu'il arrive à cela, dans des plans fixes sublimes et précis, des tableaux, comme cela a déjà été dit, images incroyables d'une complexité exemplaire mais qui semblent couler de source.

Ces plans sont un ravissement pour les yeux, superbes et cadrés au millimètre, merveilleusement construits.

C'est le dernier rôle de Setsuko Hara, immense actrice, adulée par toute une génération de japonais, la comédienne inoubliable de « L'Idiot » de Akira Kurosawa, et qui fut l'égérie d'Ozu sur plusieurs de ses films. A la

mort du maître japonais en 1963, elle disparaîtra totalement du monde du cinéma, âgée seulement de 43 ans, ce qui témoigne de l'intensité de leurs relations.

Ozu, une thématique universelle

Yasujiro Ozu, en véritable artiste zen, a réussi à capter le temps qui s'écoule et plus que cela encore. Maître Dogen disait « *Ne considérez pas le temps simplement comme une chose qui passe ; ne pensez pas que sa seule fonction soit de passer. Pour que le temps passe, il faudrait qu'il y eût une séparation entre lui et les choses. En croyant que le temps passe, vous n'apprenez pas la vérité de l'être-temps. En un mot, chaque être dans le monde tout entier est un temps particulier dans un continuum unique.* »

Ozu en vérité me semble bien près de cette vision des êtres et des choses. Cinéaste unique, il a restitué le temps dans sa vraie dimension. Alors que la pendule universelle est toujours en mouvement, que la marée de la vie monte et descend conformément à la loi, la caméra du maître reste en dehors. Posée sur une plateforme privilégiée, elle contemple les êtres dans leur alternance.

Dans chaque film d'Ozu l'action est toujours reliée par des plans étranges qui semblent surgir d'un autre espace-temps. *Tous les lampions de la rue oscillent à peine dans le vent, plus loin dans la campagne le soleil se lève, des panneaux publicitaires envahissent l'espace, un enfant dans la campagne écoute la pluie et tous ces plans n'ont a priori rien à voir avec l'histoire qui se déroule. Et pourtant dans le déroulement du récit ces images nous renvoient dans le grand tout, dans l'universel.*

La touche d'Ozu se reconnaît entre mille autres. Des principes immuables s'opèrent. Les êtres sont filmés en plans fixes, liés aux objets et aux choses. A la limite, ils ne sont que des atomes identiques à ceux que constituent un vase, une fleur, un paysage, un décor. Et pourtant la vie pulse à l'intérieur de ces corps d'hommes et de femmes qui agissent dans des cadres à grande profondeur de champ. Cette profondeur permet à Ozu de réunir dans un seul plan plusieurs actions en même temps, qui ont bien sûr des résonances entre elles. Acte suprême de création.

La caméra est toujours placée à 50 centimètres du sol et contemple sans sourciller les mouvements vibratoires qui interagissent entre ses personnages. Le regard à faible hauteur accentue encore la profondeur de champ, donne de la noblesse à ses acteurs et, sur le plan philosophique, c'est le regard humble d'Ozu sur le monde, son humilité en tant qu'homme face au Tout qui l'entoure et dont il n'est que l'infime partie. Dégagé du principe de causalité, son œuvre nous montre toute chose dans sa gravitation.